



En souvenir de la rue d'Alleray

Ma première visite à Jean-Luc Giraud, au tout début des années soixante-dix, a été pour moi un choc, presque une révélation. C'était la première fois que je rencontrais vraiment un artiste. Dans sa bande de copains des Beaux-Arts de Saint-Etienne, moi l'intellectuel, le petit prof Normalien, je faisais figure d'intrus. Ensemble, pendant quelques années, nous avons constitué un groupe, sorte de communauté virtuelle autour de laquelle gravitaient d'autres amis, comme nous à la recherche de projets collectifs : films, livres illustrés, reportages photographiques, expositions. Fantasmant sur des attaques de banques ou de coffres-forts imaginaires, nous faisons les plans d'architectures utopiques et de phalanstères créatifs, écoutions Bob Dylan, Lou Reed, Jim Morrison et nous prenions pour les Beatles du cinéma et de l'édition. Financés par le G.R.E.C. (Groupe de Recherches et d'Essais Cinématographiques), nous avons même tourné quelques films expérimentaux, travaillant les uns pour les autres, chacun à son degré de compétence particulier. Toute cette activité pour aboutir à la réalisation d'un album manifeste, *Aspirine*, imprimé à Copenhague en 1973 et publié à compte d'auteur, dans une maquette artisanale sophistiquée anticipant, à la main, les possibilités actuelles de l'ordinateur.

De nous tous, Jean-Luc était celui dont le charisme était le plus évident. Mélange de Proust et de Chaplin, un rien *destroy*, à la façon des dandys rockers qu'il aimait, c'était, avec son regard noir, d'une intensité parfois aiguë malgré ses lueurs de complicité chaleureuse, un séducteur, conteur intarissable, capable de transformer en purs moments de magie les circonstances les plus ordinaires : un repas pris par terre dans l'appartement où nous campions, une fête chez des amis qui ne nous avaient pas vraiment invités, une 'babasse' ou un pot au bistrot du coin.

Moi qui avais par force une existence plus réglée, j'admirais sa passion du jeu, son culte de l'amitié et son défi des limites, enviant secrètement sa totale liberté et ses bonnes fortunes amoureuses. Au-delà de la complémentarité du mot et de l'image, j'ai mis longtemps à comprendre que c'était curieusement l'empreinte de notre commune éducation religieuse qui nous avait rapprochés, en un temps où il n'était question partout que de lutte des classes, de marxisme et de Révolution.

En toutes circonstances Jean-Luc dessinait. Tout en parlant, la cigarette et le verre à la main. Des petits dessins que sa main gauche traçait comme machinalement sur les nappes en papier du couscous voisin, au dos des livres, sur les napperons et dessous de bière, ou sur chacune de ses lettres et de ses enveloppes (très fidèle en amitié, Jean-Luc a toujours entretenu une abondante correspondance, avec une grande variété de destinataires). Et c'est ainsi que prenait vie tout un bestiaire drolatique, parfois réalisé plus sérieusement sur la planche à dessin, en monotypes coloriés ensuite aux encres de couleur. Ou alors c'étaient des échafaudages de funambules, de ballerines et d'équilibristes, tout un cirque de *freaks* facétieux et inoffensifs rivalisant d'audace avec les circonvolutions d'une jungle tropicale d'opérette. Et puis, immanquablement, il faisait aussi quantité d'autoportraits, tantôt sombres, réalistes, presque inquiétants, le plus souvent grotesques, se figurant en poivrot, l'entonnoir sur la tête, en d'innombrables variations improvisées au crayon ou à la plume, avec juste un lavis rapide d'encre, de Sidi Brahim ou de café, tout liquide un peu teinté pouvant se présenter à ce moment-là.

Comme le roi Midas, qui métamorphosait en or tout ce qu'il touchait, Jean-Luc avait le pouvoir de transformer en poésie insolite le moindre bout de journal, la moindre image, la plus insignifiante vignette ou illustration d'emballage tombés entre ses mains. Il peignait et découpait les photos, détournait les publicités, fabriquait de faux timbres ou envoyait en guise de lettres des ébauches de bandes dessinées. Nous étions tous sous le charme et admirions cette capacité de tout assimiler à son monde, fascinés par un don qui, chez lui, paraissait intarissable et aussi involontaire qu'une manie. Parfois, mêlant collages, dessins et photos peintes, il bricolait aussi de petits films d'animation, véritables chefs d'œuvre de cocasserie et de dérision dont certains ont été primés : c'est le cas de *La loi de la jungle*, récit des déboires d'un Tarzan asthmatique, dessiné en animation classique sans l'aide d'aucun assistant. Entre-temps, Jean-Luc avait émigré au Danemark. Retenu par l'enseignement, je n'avais pas pu le suivre. C'est là que par la suite il a rencontré sa femme, Anetta, qu'il a ramenée un jour en France avec son fils Anders pour s'installer à Angers, puis à Nantes, où il avait trouvé aux Beaux-Arts un poste d'enseignant.

A partir de cette époque, l'œuvre de Jean-Luc est restée, plus ou moins volontairement, souterraine, occultée par son activité alimentaire, fonction qu'en personne respectueuse d'autrui il a toujours exercée avec beaucoup de succès et de façon très responsable : les étudiants de Jean-Luc Giraud gardent en général de leur maître un souvenir inoubliable. Outre d'innombrables dessins, collages, tableaux, disséminés aux quatre vents, deux films ont encore vu le jour, mêlant à nouveau peinture, photo et cinéma. Véritables prouesses techniques, dignes d'un moine enlumineur du Moyen Age, ils opposaient cette fois, poursuivant une quête de plus en plus obsessionnelle, l'image érotique de la femme ou le portrait de la femme aimée à des séries d'autoportraits hagards ou hallucinés. *Je te souhaite*, simple plan fixe du visage d'une jeune femme au moment de la rupture amoureuse, est une séquence noir et blanc en prise de vue réelle entièrement repeinte à l'huile, image par image, puis refilmée dans l'ordre, pour aboutir à un portrait mobile dont les traits se métamorphosent. Poussant plus loin encore la technique mixte, *Mezzo Tinto*, l'expérience suivante, est un court-

métrage aux photogrammes retravaillés partiellement sur Amiga 2000, où le visage d'une femme nue, dans une posture pornographique, se transforme par saccades en une image effrayante de celui qui la regarde.

Venait en effet d'arriver l'ordinateur, et avec lui la découverte de l'infographie, comme un prolongement naturel des recherches antérieures. J'en étais moi-même encore à la machine à écrire et je n'ai pas compris sur le coup pourquoi Jean-Luc, nouveau converti, donnait l'impression d'avoir trouvé son Dieu. C'était tout simplement la synthèse de tout ce qu'il avait expérimenté précédemment. Libérée des pesanteurs classiques – la toile, le papier, les tubes, la térébenthine –, l'image enfin pouvait devenir purement mentale, le vieux rêve de Léonard de Vinci, et surtout nomade, s'affranchir de son support matériel ou s'incarner indifféremment sur tous les supports, des plus traditionnels aux plus récents. L'ordinateur d'autre part permettait de réconcilier et de mélanger toutes les techniques, image fixe et image mobile, dessin ou peinture et photo ou cinéma. Il apparaissait en fait comme l'instrument providentiel pour parachever, en la dépassant, l'esthétique du collage qui aura décidément dominé l'histoire de l'art du XX^{ème} siècle. Au départ, on ne parlait pas de 'multimédia' ni de 'nouvelles technologies' mais de 'palette graphique', et c'est cet outil que, dans son enthousiasme, Jean-Luc s'est empressé d'introduire, à sa façon, dans les écoles où il enseignait, devenant ainsi l'un des pionniers d'une pédagogie nouvelle. C'est lui qui a fondé l'atelier infographique de l'Ecole d'Architecture de Nantes, où il est Maître-Assistant aujourd'hui, et celui de l'école Emile Cohl, à Lyon, où il a enseigné pendant dix ans.

Quand j'ai connu Jean-Luc Giraud à Asnières en 1970, récemment sorti des Beaux-Arts et admirant Bonnard et Bazaine, il faisait encore de grandes peintures informelles, des vagues ou des nuages, qui m'inspiraient peu et dont il était fier. En revanche j'adorais tout le petit bestiaire qu'il dessinait pour s'amuser, en monotypes, sur de mauvais bouts de papier. Ensuite il a beaucoup fait usage du banc-titre et de la caméra, 'bidouillant' les photos et ne cessant jamais de peindre ni de dessiner. Au fil du temps les obsessions érotiques ont pris un tour à la fois plus irréel et plus réaliste, les autoportraits se sont intériorisés et le temps a creusé sa marque dans un travail de plus en plus fort et vibrant. Aujourd'hui, rompu à toutes les techniques de l'image, y compris les plus récentes qu'il a su apprivoiser, Jean-Luc imprime toujours plus profondément son empreinte sur tous les supports, matériels ou numériques, qui sont à sa portée, passant du réalisme poétique ou de la figuration grotesque de ses débuts à une forme presque hallucinatoire d'approche de l'image, qui n'est pas sans rappeler l'art médiumnique. Virtuose du dessin intérieur depuis le premier jour où je l'ai vu, d'un niveau de présence et de vie pour moi indépassable, Jean-Luc Giraud est à ma connaissance le seul artiste qui puisse aussi bien dessiner à la souris un autoportrait digne des hantises de Goya ou de Rembrandt que retoucher au pastel ou à l'huile, avec des techniques ancestrales de glacis, le tirage imprimante ou la photo d'un nu recomposé. Ou esquisser le fantôme d'un visage émouvant sur un simple caillou ramassé devant chez lui.

Laurent Danchin

Destiné au catalogue de la première exposition de Jean-Luc Giraud à la galerie de la Halle Saint Pierre, à Paris, du 1^{er} au 14 octobre 2001, ce texte a été republié en juin 2009 dans Le dessin à l'ère des nouveaux médias (Paris, lelivredart, juin 2009).

In Memory of Rue d'Alleray.

When I first went to visit Jean-Luc Giraud at the very beginning of the 70s it was a shock, almost a revelation, for me. It was the first time I'd really met an artist. Amongst his friends from the St Etienne art school, I, as the teacher, the little intellectual, a graduate from the École Normale Supérieure, was the intruder. For a few years we made up a gang, a sort of virtual community to which other friends gravitated, looking, like us, for collective projects – films, illustrated books, photographic essays, exhibitions. Fantasising about attacks on banks or imaginary safes, we drafted utopic architectural plans and inventive phalansteries, listened to Bob Dylan, Lou Reed, Jim Morrison and took ourselves for The Beatles of cinema and publishing. Financed by GREC (Groupe de Recherches et d'Essais Cinématographiques) we even shot a few experimental films, each person working to his own degree of competence. All this activity resulted in a self-published illustrated manifesto, *Aspirine*. Printed in Copenhagen in 1973, it had a sophisticated lay-out which anticipated manually the possibilities of the computer today.

Of all of us Jean-Luc had the most obvious charisma. A mix of Proust and Chaplin, fucked up in the manner of the dandy rockers that he loved, with his dark gaze, sometimes of a sharp intensity despite the glints of warm complicity, he was a seducer, an inexhaustible storyteller, capable of transforming the most ordinary circumstances into moments of pure magic : a meal eaten on the floor in the apartment where we were camping out, a party at some friend's place to which we hadn't really been invited, a game of pinball or a drink at the local bar. Necessarily with a more ordered existence, I admired his passion for play, his reverence of friendship and his defiance of limits – secretly envying his total freedom and his good luck in love. Beyond the complementary nature of word and image, curiously it was the imprint of our shared religious education that brought us closer, at a time when everywhere it was only question of class war, Marxism and revolution.

Jean-Luc was always drawing. Talking all the while, a cigarette and a drink in his hand. Almost mechanically his left hand sketched on neighbouring diners' paper tablecloths, on the back of books, on place-mats and beer coasters, and on every one of his letters and envelopes (a loyal friend, Jean-Luc maintained an abundant correspondance to a large variety of people). In this way a crazy zoo came to life, sometimes created more seriously on a drawing board in black monotype washed with coloured inks. Or it was a scaffold of acrobats, ballerinas and tight-rope walkers, a whole circus of harmless impish freaks rivaling in audacity the twists and turns of a tropical jungle operetta. And inevitably he drew lots of self-portraits too. Sometimes somber, realist, almost disturbing ; most of the time grotesque, imagining himself as a drunk, a funnel on his head, in innumerable improvised variations in pencil or ink, with only a quick wash of ink, cheap wine or coffee – any tinted liquid would do on those occasions.

Like King Midas, who turned everything he touched into gold, Jean-Luc had the power to transform the least little bit of newspaper, the least image, the most insignificant tale or picture torn from a packet into strange poetry. He painted and cut out photos, sabotaged ads, made fake stamps or sent cartoons instead of letters. All of us were bewitched by his charm and admired his capacity to assimilate everything into his world, fascinated by a gift which, in him, appeared inexhaustible and as natural as breathing. Sometimes, mixing collage, drawings and painted photographs, he put together animated films, masterpieces of miscellany and derision, a number of which were prize-winning (for example, *La loi de la Jungle* – Struggle

for Life – a story of the trials of an asthmatic Tarzan, drawn in classic animation with no help from an assistant). Meanwhile Jean-Luc had moved to Denmark – held back by my teaching post, I wasn't able to follow – and there met his wife, Anetta, whom one day he brought back to France, along with their son Anders, and with them settled in Angers, then Nantes where he found a teaching post at the local art school.

From then on Jean-Luc's work stayed, more or less voluntarily, underground, overshadowed by his bread-winning activities. Respectful of others, he always exercised this role in a responsible way and with much success – Jean-Luc Giraud's students guard unforgettable memories of their teacher. Besides innumerable drawings, collages, paintings disseminated to the four winds, two films have once more seen the day, again mixes of painting, photography and cinema. Pursuing an increasingly obsessional quest, they oppose erotic images of women or the beloved's portrait with a series of wild or delirious self-portraits. Veritable technical feats, worthy of a Medieval religious illuminator, *Je te souhaite* – I wish you – is a sequence of simple black and white still shots of a young woman's face at the moment of a relationship break-up, completely repainted in oils, image by image, then reshot in sequence to produce a metamorphosing portrait. Pushing this mixed technique even further, the subsequent experiment, *Mezzo Tinto*, is a short film of stills partially reworked on a Amiga 2000 in which the face of a naked woman in a pornographic pose jerkily transforms into a frightening image of the person watching her.

Effectively he'd just discovered the computer, and with it computer graphics, as a natural continuation of his previous investigations. I was still using a typewriter at the time and didn't understand why, newly converted, Jean-Luc appeared to have found God. Quite simply it was the synthesis of everything he'd experimented with previously. Freed from classic burdens – the canvas, the paper, the tubes of paint, the turpentine – the image could finally become purely mental (the old dream of Leonard de Vinci) and more importantly, nomadic, emancipated from a physical medium or able to be represented indifferently in them all, from the most traditional to the most advanced. What's more the computer allowed you to reconcile and to mix all techniques, static image or moving image, drawing or painting or photography or cinema. It appeared in fact like a providential instrument to perfect, as it overtook it, the aesthetic of collage, whose aura had dominated the history of twentieth-century art. At the beginning no one talked about 'multimedia' or 'new technologies', but of the 'graphic palette', and it's this tool which, in his enthusiasm, Jean-Luc was eager to introduce into the schools where he was teaching – becoming in the process one of the pioneers of a new pedagogy (it was he who founded the computer graphics studio at Nantes School of Architecture, where he is an assistant lecturer today, as well as that at the Emile-Cohl school in Lyon, where he's taught for the last ten years.)

When I knew Jean-Luc Giraud at Asnières in 1970 he was just out of art school, admiring Bonnard and Bazaine, and producing big, informal paintings of waves or clouds which didn't do much for me but that made him proud. However I loved the little menagerie that he drew for his own pleasure, in monotype, on scraps of paper. Following that he made a lot of use of the caption-stand and the camera and played around with photos, though never ceasing to paint or draw. Over time erotic obsessions took a turn both more fantastic and realist, the self-portraits became more complex and time cast its shadow over an increasingly strong and vibrant body of work. Today, deeply familiar with every figurative technique, including the most recent ones he's mastered, Jean-Luc continues to leave his mark, always more profoundly, on all mediums, material or digital, within his reach, passing from poetic realism or the grotesque figurative style of his beginnings, to an almost hallucinatory approach to the

image which is not without reminders of mystic art. A virtuoso of psychological drawing from the first day I knew him, with a degree of presence and vitality which for me can't be surpassed, Jean-Luc is to my knowledge the only artist who can just as easily draw with a mouse a self-portrait worthy of Goya's haunting legacy, as glaze in oil a laser print or photo of a reassembled nude, as sketch the ghost of a moving face on a simple stone gathered from in front of his house.

Laurent Danchin

Translated from the French by Kate van den Boogert.



Autoportraits embordurés

Il y a dans la création quelque chose de délirant et d'obsessionnel qui reprend sans cesse la même matière – en la triturant et l'approfondissant sans cesse, jusqu'à sa complète transformation en autre chose, comme le fait la vie elle-même, pour laquelle nous sommes parfois à peine plus que de la pâte à modeler. Une manie frisant l'automatisme, qui malaxe son sujet en explorant un par un tous les plis et replis de la réalité.

Depuis longtemps Jean-Luc Giraud s'est choisi lui-même comme objet d'étude. C'est son visage, ou plutôt la représentation qu'il a l'habitude de s'en faire, qu'il utilise comme base de ses rêveries et divagations : un stéréotype presque machinal décliné en de multiples variations illustrant les incertitudes sur ce qu'est l'individualité, le Moi, Soi-même, mais aussi le temps, la folie, la raison, toutes les métamorphoses de la réalité et, finalement, l'énigme du caractère éphémère de la personne humaine, croissant puis se décomposant comme un sujet naturel.

En un sens il faut s'aimer beaucoup pour se multiplier ainsi sans vergogne, des années durant, et surtout pour ne pas craindre sa propre image, scrutée jusque dans ses moindres retranchements. Une image intérieure, plus mentale que réelle sans doute, et sans grand rapport avec le reflet croisé dans un miroir, mais avec laquelle le jeu finit par être assez cruel tout de même lorsqu'il donne au bout du compte sa vraie dimension : celle d'un exercice terrible de lucidité, atténué par une touche de clownerie et de grotesque pour effacer toute trace de complaisance ou de narcissisme.

Parce qu'il appartient à la génération qui a vu la naissance de la culture numérique et du multimédia, Jean-Luc Giraud passe aisément d'un support à un autre et mêle aller et retour tous les modes de traitement de l'image, fixes et mobiles, traditionnels et contemporains. Au dessin, à la photo, à la peinture s'ajoutent à présent le travail de l'ordinateur, du scanner et de l'imprimante

et l'on ne distingue plus, dans ces apparitions souvent crépusculaires, sinon nocturnes, ce qui est dessin original, photo peinte ou tirage retravaillé.

Récemment, pour parfaire sa galerie d'autoportraits, et donner à ses images savantes une aura traditionnelle renouant avec le passé lointain de la peinture, Giraud s'est pris de passion pour les vieux cadres. Un besoin sans doute de faire la suture avec les époques antérieures, plus sensibles, dont nous a séparés brutalement la cassure de la modernité, mais aussi d'enfermer solidement les morceaux d'une identité aujourd'hui nomade, éclatée, sans racines, comme dans ces machines de contention utilisées pour endiguer la folie des autistes ou des schizophrènes.

Chemin faisant, il a découvert, fasciné, l'univers des photos anciennes et s'est mis à adopter le petit trésor anonyme des familles bradé dans les brocantes. Puis, transgressant le tabou du respect des archives, il a osé s'introduire lui-même dans l'image des autres et squatter de sa présence un passé fantomatique auquel son geste sacrilège redonne miraculeusement la vie.

L'effet produit est hypnotique, et déroutant à la façon d'un rêve où deux époques incompatibles, deux strates éloignées du temps seraient soudain condensées en une, comme dans ces accidents géologiques où le présent immédiat côtoie les affleurements les plus anciens, démontrant d'un seul regard l'unité de la nature et de la vie.

Laurent Danchin.

Texte du catalogue accompagnant l'exposition éponyme à la galerie de la Halle Saint Pierre, en avril 2006 (Paris, édition iconofolio/lelivredart.com). Repris en juin 2009 dans Le dessin à l'ère des nouveaux médias (Paris, lelivredart.com).